

SCÈNES DE GENR

“Yes We Ken”

Ne pas s'intéresser aux troubles de l'identité est devenu le meilleur moyen de se donner mauvais genre. Notre époque est en “trans” dès qu'on interroge le bal des revendications et qu'on ose critiquer certains excès. Inversement, de nombreuses personnalités et enseignes ont bien compris qu'on avait tout à gagner à ne pas remettre en question ces nouvelles causes. Après le règne du patriarcat, est-on en train d'instaurer le “queer” royal ?

PAR SAMUEL PIQUET

LE ROI DES SIRÈNES

On savait qu'il était difficile de résister au chant des sirènes mais on ignorait que le cri du triton était tout aussi envoûtant. Or l'égalité à tout prix passe aussi par la convergence des luttes sous-marines. On ne peut

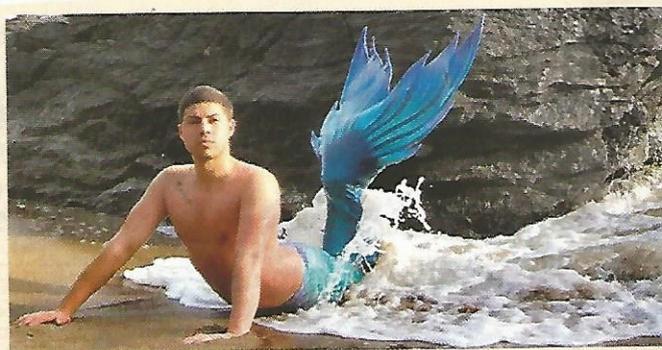
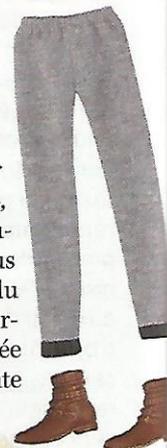
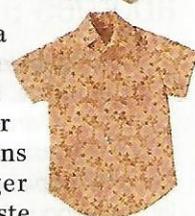
L'intérêt tout récent du groupe Mattel – créateur de Barbie – pour « la lutte contre les stéréotypes de genre » n'a bien évidemment rien de mercantile. Faire le « buzz » pour faire « du bizz », très peu pour eux. Leur Barbie non genrée a été conçue par pure générosité unisexe. Et si Mattel s'attelle à changer nos représentations, ce n'est pas pour suivre la mode mais pour changer le monde. Et parce qu'il a compris que c'est par l'indifférenciation qu'on combat l'indifférence. Le lancement, le 25 septembre 2019, de cette nouvelle



Hemis - Alamy



gamme de poupées baptisée « Creatable World » (« monde créatif ») permettra à l'enfant lui-même de choisir de donner un genre ou non à son jouet, grâce aux accessoires fournis avec la poupée. C'est donc faire un très mauvais procès à Mattel que de soupçonner l'entreprise d'avoir, dans le dessein de changer son image rose et sexiste, élaboré une clause Barbie. « Nous ne faisons pas de politique », se défend d'ailleurs son président, Richard Dickson. Le jouet n'a été créé que « pour garder les étiquettes à l'extérieur et inviter tout le monde à entrer », selon l'entreprise. Dans ce nouveau monde idéal, il n'y aura plus qu'une seule étiquette : celle du prix. On attend déjà avec une certaine hâte leur prochaine poupée modulaire et non discriminante envers les animaux. ■ S.P.



Facebook

pas s'attaquer uniquement à la partie émergée de l'inégalité entre les sexes si l'on veut que tout le monde se sente comme un poisson dans l'eau. Kewin Mezrag, non seulement, comme le dit fort justement

Ouest-France, « restera à jamais un pionnier », mais il a sans doute fait avancer la cause égalitaire comme personne en se présentant au concours Mister Triton organisé au centre aquatique du Val d'Europe

(Val-de-Marne) en septembre 2019. Car si, toujours selon Ouest-France, « l'univers des femmes-sirènes est déjà avancé depuis des années – des élections de Miss Sirène (France et monde) et des écoles existent déjà –, celui des hommes reste très marginal et peu développé ». Départagés par leur « aisance dans l'eau » et deux défilés, les candidats n'ont pas démerité. Et c'est bien Kewin qui s'est adjudgé « le trident de 2 m, le trophée et la couronne de coquillages ». Un rêve pour ceux qui ne cessent de clamer : « Les inégalités, on en a crustacés ! » ■ S.P.

PETIT À PETIT LA MISOGYNIE FAIT SON NID

Les stéréotypes sexistes se sont-ils infiltrés dans les muséums d'histoire naturelle ? »

C'est la question qu'ose poser le site de France Info en n'hésitant pas à briser un tabou. Question soufflée par une étude menée par Natalie Cooper, chercheuse au Muséum d'histoire naturelle de Londres. Et ce n'est pas parce qu'elle reconnaît s'intéresser « aux préjugés de genre dans le milieu scientifique, où il y a par exemple une surreprésentation de chercheurs hommes blancs aux postes à responsabilité » qu'il faudrait y voir une démarche davantage



d'ordre idéologique que scientifique. On ne peut que savoir gré à ces chercheurs qui, au lieu de s'échiner à travailler sur des sujets futiles, ont consacré leur temps à ce qui en vaut vraiment la peine, à savoir analyser près de 2,5 millions de spécimens issus des collections de cinq grands muséums. Rendez-vous compte : dans les musées d'histoire naturelle, seuls 40 % en moyenne des oiseaux et 48 % des mammifères sont des femelles.

On s'attendait, certes, à un déséquilibre, mais sûrement pas à une telle inégalité de représentation. Une disparité aussi sauvagement sexiste ne saurait s'expliquer uniquement, comme le révèle l'article, par « une sélection délibérée au moment de la chasse » car « chez certaines espèces, les mâles

sont des cibles plus visibles ». Ni par le fait que « chez les oiseaux, les mâles sont davantage attrapés dans des filets parce qu'ils sortent, attirés par les cris émis par les autres mâles, pour les attaquer et marquer leur territoire, alors que les femelles ne répondent pas à ces appels ». Non, tout ça, c'est la faute au patriarcat. Prochain article de France Info : « Les prises électriques mâles surreprésentées dans les magasins de bricolage ? » ■ S.P.

Le thermostat est-il le garant du patriarcat d'Etat ? La chaudière ou le chauffage central aujourd'hui n'ont en effet d'autre but que de soumettre les femmes aux normes masculines si l'on en croit la newsletter *les Glorieuses*, s'inspirant du livre de Carolina Criado Perez *Invisible Women*. « La température moyenne des bureaux a été choisie dans les années 60 pour convenir à un homme de 40 ans pesant environ 70 kg », nous expliquent-on. C'est donc tout sauf un hasard si on s'les gèle dans les geôles de la domination masculine. La newsletter invite à prendre à la lettre l'affirmation de Criado Perez selon laquelle « les températures de bureau sont en moyenne trop basses de 5 °C pour les femmes ». Les féministes ont bien compris que ce n'est pas en cassant le thermomètre qu'on fera tomber la fièvre patriarcale. Contre ces ignobles inégalités de traitement et ce sexisme des radiateurs, une seule solution : lutter et ne jamais croire que le degré de misogynie est trop élevé pour être combattu. ■ S.P.

Tempérer le sexisme

SALUT LES
GLAÇONS!!!



Miraculée conception

Si l'orthographe qui se veut inclusive tend à ajouter un *e* pour féminiser des mots tout infatués de phallogie arrogante (à quand pneu.e, cumin.e ou arrêté.e préfectoral.e?), Thomas Beatie gagne au bingo de l'inclusivité en le retirant, ayant été le premier homme au monde enceint. Certes, c'est un peu de la triche, car Thomas, homme transsexuel, est né femme et avait conservé ses organes génitaux féminins – sait-on jamais, des fois que ça pourrait servir. Or, son épouse étant stérile, «il» a bénéficié d'une insémination artificielle, suspendu son traitement hormonal de synthèse et, bim, bam, boum, trois enfants sont nés en 2008, 2009 et 2010 – par césarien.e, bien entendu.e.

Dans *la Vie de Brian*, des Monty Python (1979), un personnage masculin joué par Eric Idle proclamait : « *C'est le droit de tout*

homme d'avoir des bébés s'il en veut! » Un jour futur peut-être, ce film ou le navet *Junior* (1994), dans lequel Arnold Schwarzenegger incarne un homme enceint, seront tenus pour des œuvres visionnaires par des historien.n.e.s queer agélastes, insensibles au comique jouant des référents masculin et féminin ?

Mais l'absurde d'une gestation « masculine » n'a guère la prétention de faire rire : il s'agirait plutôt de saluer cet « homme augmenté », Prométhée moderne rendu possible par les Victor Frankenstein de la chirurgie et les laboratoires pharmaceutiques capitalistes. De sorte qu'on ne rit plus du tout en apprenant qu'un court-métrage consacré à l'histoire de Thomas Beatie a reçu le soutien financier de la ville de Bordeaux, de la Gironde et de la Nouvelle-Aquitaine. ■ MIKAËL FAUJOUR



JUNIOR (1994), avec Danny DeVito, Arnold Schwarzenegger et Emma Thompson.

Anita Weber / Sipa

LE VÉLO MOTEUR DE LA LUTTE



Ol Scarff / AFP

La cycliste canadienne Rachel McKinnon est devenue la première championne du monde trans, tous sports confondus, en remportant les Mondiaux de cyclisme sur piste Masters en 2018. Elle ne présentait pas lors de la compétition un taux de testostérone anormal. Cependant, cette victoire a suscité de nombreux commentaires de contestation, notamment de la part de la médaille de bronze. Cela n'a pas empêché la championne de vélo de traiter ses détracteurs de « *bigots transphobes* ». Les médias lui ont emboîté le pas, *20 minutes* accusant les contestataires de s'être « *laissés aller* » sur Twitter et *Libé*, ne sauvant de cet amas de haineux que la 2^e de la course, qui « *semble avoir plus de compréhension que les autres* ». De la compréhension de la cycliste envers celles qui peuvent légitimement se sentir lésées, il ne sera jamais question. ■ S.P.

UN BEAU BORDEL

La première « maison close » à poupées sexuelles (xdolls) a ouvert le 1^{er} février 2018 dans un appartement de 70 m² dans le XIV^e arrondissement de Paris. L'homme à l'origine de ce concept est Joachim Lousquy, 29 ans, « entrepreneur avant tout », selon ses propres mots. Pour 89 € l'heure, le client fixe son rendez-vous et paie par Internet. On pourrait considérer cette idée comme une alternative intéressante à la marchandisation du corps des femmes. Mais c'est oublier un peu vite que le fantasme n'est pas moins condamnable que la réalité. Heureusement qu'on peut compter sur la vigilance du camp du bien et l'expertise des communistes pour nous rappeler ces vérités. Nicolas Bonnet-Oulaldj, président du groupe communiste-Front de gauche au Conseil de Paris, considère « ladite entreprise comme un lieu de prostitution avec un propriétaire pouvant être assimilé à un proxénète », et les élus de son groupe ont déposé un vœu au Conseil de Paris. Pierre Laurent dénonce de son côté la « banalisation de la prostitution » et prétend que cette entreprise ne serait rien de moins qu'« un moyen détourné pour amener l'acceptation par l'opinion du retour des maisons closes ». Enfin, Lorraine Questiaux, avocate et porte-parole du Mouvement du nid, est encore plus lucide sur le sujet et avertit qu'« on simule le viol d'une femme ». Bref, on aurait grand tort de trouver cette histoire de poupées gonflante. Vivement, au contraire, qu'on puisse contrôler les pensées des hommes lorsqu'ils se masturbent. Car il y a fort à parier qu'ils ne se représentent pas toujours la femme dans une position égalitaire. ■ S.P.



Pictogrammes de douceur dans un monde de brutes

On ne mesure pas toujours la souffrance de ceux qui ne se sentent pas pris en compte dans leur intimité aux toilettes. Heureusement, certains ont bien compris qu'il était urgent de changer cela séant pour remettre tout le monde en selles. « Les toilettes sont un opérateur de genre puissant », affirme au HuffPost Marie-Hélène/Sam Bourcier, sociologue spécialiste des études sur le genre, avant d'ajouter : « Dans les universités, on voit des personnes trans raser les murs. » L'université de Tours, grâce à sa chargée de mission diversité, égalité et handicap, Concetta Pennuto, est devenue pionnière en la matière. Le combat est pourtant loin d'être terminé. « Pourquoi sommes-nous autant attachés aux toilettes publiques séparées ? », s'interrogeait le HuffPost il y a quelques années, pointant notre relation beaucoup trop passionnelle aux pictogrammes genrés. Puis de justifier cette interrogation par les revendications en provenance des Etats-Unis avec ce recul et cette propension à la nuance dont il a le secret « la guerre se cristallise autour des toilettes ». Avec de tels soldats de l'égalité, gageons que plus personne, sur ces problèmes, ne refermera jamais la cuvette. ■ S.P.